

elles-mêmes (ou l'absence d'offrandes pour certains dieux), la langue et le style, le lieu et la date de composition, l'usage auquel les hymnes étaient destinés, enfin la transmission et la réception du texte. Cette partie, brève et sans éclairage nouveau sur les zones d'ombre qui entourent ces textes, est suivie d'une étude de l'organisation du recueil où une analyse précise lui permet de mettre en lumière une structure annulaire autour de la partie consacrée à Dionysos, confirmant du même coup l'analyse de R. Keydell (1942) selon laquelle le recueil serait une image de l'ordre du monde. L'introduction se poursuit par la question du prologue dans lequel Orphée interpelle son disciple Musée et lui transmet une prière à tous les dieux. Selon l'auteure, cette unique intervention d'Orphée, qui ne parle plus dans la suite du recueil, ne fait que renforcer le caractère orphique des quatre-vingt-sept hymnes qui suivent. Elle reprend alors la question de la composition simultanée ou indépendante du prologue, question qui, même si elle ne trouve pas une réponse définitive, n'en souligne pas moins le milieu orphique du prologue et du recueil. Enfin, cette copieuse introduction se termine par une présentation de la structure interne des hymnes qui suivent le même schéma, à savoir une invocation suivie d'une requête. Après une bibliographie reprenant les éditions et les études citées dans l'apparat critique, ainsi que la liste des *sigla*, le prologue et chaque hymne sont édités, traduits (sous chaque traduction, une liste fort pratique des épithètes propres à l'hymne), précédés chacun d'une introduction et suivis de notes précises et détaillées, vers par vers pour presque tous les hymnes. Par choix de l'auteure, la traduction est littérale, ce qui assure une parfaite lisibilité des épiclèses. Le recueil est suivi d'une annexe qui, avec l'introduction à laquelle elle renvoie, l'encadre harmonieusement et en replace la théologie dans l'ensemble du *corpus* orphique. Il y est ainsi question des identifications de divinités à une ou plusieurs autres, par assimilations explicites ou par l'attribution de mêmes épithètes (cette partie de l'annexe est complétée par des tableaux récapitulatifs clairs), de la cosmogonie qu'il est possible de reconstituer à partir des hymnes, des mythes concernant Zeus et le démembrement de Dionysos par les Titans propres à la tradition orphique. Enfin, l'ouvrage se termine par une bibliographie sélective, une table des hymnes (comportant numéro, dédicataire, nombre de vers, offrande), un lexique des épithètes divines et un index général. Au final, un ouvrage alliant clarté, esprit de synthèse et qualité scientifique pour traiter de textes qui n'ont sans doute pas encore livré tous leurs secrets.

Carine VAN LIEFFERINGE

Lorenzo MILETTI, *L'arte dell'autoelogio. Studio sull'orazione 28 K di Elio Aristide, con testo, traduzione e commento*. Pise, Edizioni ETS, 2011. 1 vol., 235 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 50). Prix : 21 € (broché). ISBN 978-884672960-6.

Cet ouvrage est le prélude d'un tome qui paraîtra dans la Collection des Universités de France et qui fournira l'édition et une traduction française du discours 28 Keil parmi d'autres œuvres d'Aelius Aristide. En effet, une équipe internationale dirigée par Laurent Pernot prépare une édition complète de l'œuvre d'Aristide dans un projet de grande envergure porté par le CARRA (Centre d'Analyse des Rhétoriques Religieuses de l'Antiquité) de l'Université de Strasbourg et auquel contribuera donc Lorenzo Miletto, en bénéficiant des résultats de recherche obtenus dans le présent

livre. Cela dit, le tome à publier chez Les Belles Lettres se démarquera de *L'arte dell'autoelogio* sur un point fondamental – même si cela reste implicite dans le sous-titre du livre de 2011 –, à savoir l'édition critique, de rigueur dans la CUF. Le texte d'Aristide que nous donne à lire Miletta ici est, à 35 passages près dans un discours que ses 156 paragraphes rendent l'un des plus longs textes de ce rhéteur de la Seconde Sophistique, celui de Bruno Keil (1898). L'auteur recense ces passages à la p. 58 pour les discuter dans le commentaire (p. 145-210). Il sera intéressant de voir si l'étude approfondie de la tradition manuscrite de 28 K amènera L. Miletta à faire de nouveaux choix dans la future édition « Budé » par rapport à cet ouvrage qui ne contient pas d'apparat critique. L'intérêt principal du discours 28 K, dont le titre grec, Περὶ τοῦ παραφθέγγματος (« À propos de l'affirmation subsidiaire »), est *a priori* énigmatique (voir les explications p. 12 et 53-54), réside dans sa thèse originale : l'orateur défend la légitimité et l'utilité de l'éloge de soi et s'oppose ainsi de façon tout à fait sérieuse au modèle éthique de la modestie qui était prépondérant tout au long de l'Antiquité. Pour ce faire, Aristide se fonde notamment sur un dossier impressionnant de prédécesseurs (auteurs et personnages mythiques et historiques) qui ont ouvertement manifesté une grande estime de soi. Dans ce catalogue, qui constitue la partie centrale du discours (§ 18-97), l'auteur cite ou réutilise de nombreux passages d'auteurs grecs (notamment poètes et orateurs), dont certains ne nous sont pas connus autrement. Le discours 28 K d'Aelius Aristide, pourtant peu étudié, fait ainsi partie des textes anciens qui peuvent intéresser les spécialistes de l'intertextualité et de la fragmentologie : voilà un autre apport important de ce texte sur lequel L. Miletta ne manque pas de se pencher dans son commentaire. Cette belle intertextualité est pratiquée d'ailleurs dès la première partie du discours (§ 1-17), dans laquelle l'orateur réfute la critique reçue à l'occasion de la déclamation d'un hymne en l'honneur d'Athéna : un rhéteur anonyme l'avait accusé d'un éloge de soi inopportun dont Aristide se serait rendu coupable en louant la déesse. Les *exempla* fourmillent encore dans la troisième partie du discours (§ 98-156), qui aborde plus généralement les motivations de l'éloge de soi du point de vue de l'orateur qui se sait possédé d'une ferveur divine ; cette inspiration mystique rappelle de toute évidence la communion qu'Aristide disait entretenir avec Asclépios dans les *Discours sacrés*. On ne s'étonnera pas de la présence de Platon dans cette dernière partie ni de l'importance du platonisme dans l'ensemble du discours. Cet héritage s'illustre de manière emblématique dans l'auto-présentation allusive d'Aristide comme un nouveau Socrate face au rhéteur anonyme qui le critique à l'instar d'un second Euthydème (selon l'interprétation convaincante que l'auteur propose à partir du titre du discours, p. 53-54). Ce sont là quelques-uns seulement des problèmes abordés par L. Miletta dans sa riche introduction (p. 11-58) qui porte sur différents aspects d'Aelius Aristide (état des recherches sur l'auteur, son intérêt pour nous, vie et œuvre du rhéteur, tradition manuscrite et histoire des éditions) et spécifiquement sur les problématiques diverses soulevées par le discours 28 K. Quant à l'édition, le choix de reproduire en principe le texte établi par Bruno Keil est sans doute judicieux, en attendant la parution de la nouvelle édition dans la CUF. Pour la plupart des 35 passages dans lesquels L. Miletta se distancie néanmoins de son célèbre prédécesseur, il a repris la leçon des manuscrits. Cette démarche conservatrice donne globalement un texte libéré des trouvailles ingénieuses que l'*ingenium* allemand de la fin du XIX^e siècle proposa parfois sans nécessité. Il y a

toutefois des cas discutables. Ainsi, au § 82, il me paraît préférable d'accepter l'athétèse de Σωκράτης par Keil, nom sans doute interpolé pour expliquer αὐτός (p. 58 et 181). Aucun lecteur ne se méprendra sur l'identité de l'ἄνηρ σοφός (§ 81) dont le rapport avec les sophistes, la perspective d'une condamnation à mort et le souvenir de l'apologie donnent autant de clés de lecture sûres, avant même la mention explicite du nom de Socrate au début du § 82 (ἐν ἀπολογία Σωκράτους), c'est-à-dire avant le passage incriminé, puis aux § 83 et 84, chaque fois au début du paragraphe. Le chercheur italien se propose de garder le nom de Socrate dans le texte, tout en le plaçant (apparemment par erreur) entre crochets dans son édition (p. 106). Prenons un deuxième cas dans la même section concernant Socrate. Au § 83, c'est à juste titre que les éditeurs ont trouvé le passage οὐκ ἐθαύμαζεν οὐδ' ἔφρασκεν suspect. La conjecture de Keil οὐκ ἐθαύμαζεν, οὐς ἔφρασκεν, dont L. Miletti, p. 182 met en avant les avantages, est abandonnée au profit de la leçon des manuscrits sur base d'un emploi spécifique de φάσκω chez Platon (dans le sens d'« accepter la thèse d'un interlocuteur »). Il est certes plausible de supposer pour Aristide un clin d'œil à l'usage platonicien assez technique d'un verbe, notamment dans un contexte qui traite de Socrate, mais plusieurs considérations semblent s'opposer à la leçon transmise. D'abord, on attendrait un régime exprimé explicitement comme complément direct du verbe θαυμάζω, d'autant plus que le sens « admirer » est régulièrement concurrencé par « s'étonner » dans le langage philosophique. Ensuite – et c'est là un argument de fond qui me paraît assez puissant –, ce paragraphe ne s'intéresse pas à l'accord ou au désaccord que Socrate pouvait exprimer vis-à-vis de ses interlocuteurs, mais bien à l'image que le philosophe se faisait de ceux-là et de lui-même. C'est précisément cette image de soi, rehaussée par l'opposition avec le jugement sur les autres, qui retient tout l'intérêt d'Aelius Aristide dans la section sur Socrate. Enfin, la leçon adoptée par L. Miletti p. 106 impliquerait que le philosophe d'Athènes n'était jamais véritablement d'accord avec ses interlocuteurs (trad. p. 107 : « né era seriamente d'accordo con gli interlocutori »). Ceci se heurte au rôle des interlocuteurs de Socrate qui, loin d'être uniquement des opposants, deviennent paradoxalement des adjuvants dans la quête intellectuelle du héros à travers le dialogue. La conjecture de Keil en devient assez probable, non seulement sur le plan paléographique. La traduction, la première traduction italienne du discours 28 K, est de qualité. Relevons une des rares erreurs. Le § 138 est une de nos sources pour le fr. 36, 3-22 West² = 30, 3-22 Gentili-Prato² = 24, 3-22 Diehl³ de Solon. Dans ces trimètres, la séquence τοὺς δ' ἀναγκαίης ὑπο / χρειοῦς φυγόντας (v. 10-11), qui pose d'ailleurs un problème textuel heureusement tranché par L. Miletti (p. 58, 132 – le mot accentué comme χρειοῦς doit être corrigé en périspomène dans le texte – et 205), a été mal comprise : « e quelli che per necessità, fuggendo il bisogno, ... » (p. 135). En réalité, le génitif χρειοῦς (de χρεῖω = χρεώ) dépend de la préposition ὑπό qui introduit le groupe nominal ἀναγκαίης χρειοῦς et dont l'accent remonte suite à l'anastrophe (la préposition étant placée après l'épithète ἀναγκαίης). Cela peut être rendu comme suit en italien : « altri che sotto la spinta dell'impellente necessità se ne erano andati profughi » (Marco Fantuzzi, *Solone. Frammenti dell'opera poetica*, Milan, Rizzoli, coll. « BUR Classici greci e latini », 2001, p. 167). Si la traduction de ce passage par L. Miletti ne produit pas un contresens, elle est incorrecte sur le plan de la syntaxe, quelle que soit d'ailleurs l'interprétation du passage pour la portée de ce long fragment de Solon. Dans son

commentaire (p. 205), l'auteur n'aborde pas à juste titre la question pénible de savoir si ce texte doit être considéré comme un témoignage de la *σεισάχθεια* solonienne (à ce sujet, voir Maria Noussia-Fantuzzi, *Solon the Athenian, the Poetic Fragments*, Leyde - Boston, Brill, coll. « Mnemosyne Supplements, 326 », 2010, p. 38 et 455-485). Le commentaire philologique et littéraire, qui donne un appui indispensable à l'établissement du texte et à certains choix faits dans la traduction, est notamment important pour l'étude de l'intertextualité qui caractérise de façon si marquante ce discours. On l'aura compris : cet ouvrage contribuera sans aucun doute, comme l'espère l'auteur (p. 57), « a sottrarre quest'opera, e altre opere di questo tipo, al pregiudizio negativo di cui sono state a lungo vittime ». Koen VANHAEGENDOREN

Michel CASEVITZ, Odile LAGACHERIE & Catherine SALIOU, *Libanios. Discours*. Tome III. *Discours XI. Antiochicos*. Texte établi et traduit par M. C. et O. L., notes complémentaires par C. S. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CIII-213 p. en partie doubles, 2 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 524). Prix : 47 €. ISBN 978-2-251-00608-6.

Ce récent volume de la Collection des Universités de France propose une nouvelle édition, traduite et commentée, de l'éloge d'Antioche que prononça le rhéteur Libanios en 356 de notre ère devant ses concitoyens à l'occasion de l'ouverture des Jeux olympiques antiochéens à Daphnè, célèbre faubourg de la ville qui accueillait de nombreuses festivités. Cette publication était très attendue dans la mesure où le texte de Libanios n'avait jamais été traduit dans son intégralité en langue française (la fin du discours, § 196-272, avait été traduit par A. J. Festugière dans son *Antioche païenne et chrétienne*, Paris, 1959), tandis que la dernière édition critique du texte était toujours celle de Foester, publiée en 1903 dans la collection Loeb. L'intérêt de cet ouvrage remarquable par sa qualité et son ampleur réside aussi dans l'introduction et les notes complémentaires qui permettent de bien comprendre l'importance de ce texte unique en son genre. Dans l'introduction (p. VII-LIV), Catherine Saliou expose en quelques pages la nature, les circonstances et la date du discours. Ce texte, vraisemblablement remanié par Libanios quelques années après avoir été prononcé, se présente comme « une succession de variations sur des lieux communs de la rhétorique de l'éloge », tels qu'on les retrouve dans d'autres éloges de cités, surtout chez les auteurs de la Seconde Sophistique, mais aussi tels qu'ils ont été théorisés dans les manuels de rhétorique, parmi lesquels les deux traités attribués à Ménandre le Rhéteur. Suit une analyse détaillée du discours, dont la structure est utilement synthétisée dans un tableau reproduit aux p. XII-XVII, qui révèle la conformité des différents éléments du discours de Libanios avec le genre littéraire très codifié de l'*enkômion poleôs* : après l'éloge du territoire et de sa situation géographique vient l'évocation de l'histoire de la cité, depuis les temps héroïques jusqu'à son intégration dans l'Empire romain. Ensuite, le discours de Libanios passe en revue les institutions et les mœurs locales, avant de livrer une description particulièrement développée de la ville, de ses faubourgs et des plaisirs de la vie à Antioche. De façon surprenante, Libanios, avant de conclure, ne consacre que deux paragraphes au concours olympique à l'occasion duquel a été prononcé le discours. – Étant donné le caractère purement rhétorique de